

C Æ L I N A ,

O U

L'ENFANT DU MYSTÈRE,

DRAME EN TROIS ACTES,

EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,

PAR R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT.

*Représenté, pour la première fois, sur le théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 15 fructidor an VIII.*

A P A R I S,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Egalité, Galerie derrière
le théâtre de la République.

AN NEUVIÈME. — 1800.

CÆLINA,
OU
L'ENFANT DU MYSTÈRE,

DRAME EN TROIS ACTES,
EN PROSE ET A GRAND SPECTACLE,
PAR R. C. GUILBERT-PIXERÉCOURT,

*Représenté, pour la première fois, sur la théâtre
de l'Ambigu-Comique, le 15 fructidor an VIII.*

A PARIS,

Chez BARBA, Libraire, Palais-Égalité, Galerie derrière
le théâtre de la République.

AN NEUVIÈME. — 1800

PERSONNAGES.

ACTEURS.

DUFOUR, *vieillard goutteux et infirme, père de*
Stéphany,

DUMONT.

TRUGUELIN, *oncle de Cœlina,*

TAUTIN.

FRANCISQUE, *pauvre homme, muet,*

BOICHÈRESSE.

CÆLINA, *crue nièce de Dufour,*

Mlle. L'ÈVESQUE.

STEPHANY, *fils de Dufour et amant de Cœlina,*

JOLIVET.

ANDREVON, *médecin,*

LEBEL.

TIENNETTE, *ancienne gouvernante de Dufour,* Mde.

CORSSE.

FARIBOLE, *domestique de Dufour,*

PLATEL.

MICHAUD, *meunier.*

RAFFILE.

GERMAIN, *domestique et confident de Truguelin,*

MARTIN.

UN EXEMPT *de maréchaussée,*

DUPUIS.

CAVALIERS *de maréchaussée.*

PAYSANS ET PAYSANNES.

La Scène est en Savoie.

Les deux premiers actessse passent à Sallenche, chez M. Dufour;
et le troisième au pied du rocher d'Arpennaz, situé à une
lieue de Sallenche.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente une salle basse de la maison de Dufour, donnant sur le jardin. Une porte de fond : deux portes latérales : une table, des sièges. A gauche du devant, un grand fauteuil à bras. Il est sept heures du soir ; il y a deux flambeaux allumés sur la table.

SCENE PREMIERE.

CÆLINA, TIENNETTE,

(Tiennette traverse rapidement la salle, Cælina entre par la porte du fond et l'arrête.)

CÆLINA.

Où cours-tu donc si vite, ma bonne Tiennette ? tu parois bien pressée.

TIENNETTE.

Dieu merci, quoique la besogne ne manque point dans cette maison, il vient de m'en arriver un surcroît dont je me serais bien passée.

CÆLINA.

Qu'est-ce donc ?

TIENNETTE.

Ne faut-il pas préparer un appartement pour M. Truguelin et son fils ?

CÆLINA.

Est-il possible ! mon oncle et mon cousin reviennent ici ?

TIENNETTE.

On les attend ce soir ou demain.

CÆLINA.

J'en suis bien fâchée !

TIENNETTE.

A dire vrai, je ne suis pas plus contente que vous. Ils me déplaisent à moi, ces Truguelins, je les crois jaloux, faux et méchants. Quelle différence entre cet oncle-là, et ce bon M. Dufour, votre oncle paternel !

CÆLINA.

Et entre mes deux cousins. Je crois qu'elle est encore plus grande, car je déteste l'un, bien sincèrement, tandis...

TIENNETTE, *souriant.*

Que vous aimez l'autre, plus sincèrement encore, n'est-ce pas ?

CÆLINA.

Tu sais s'il le mérite, ma bonne Tiennette.

TIENNETTE.

Ce n'est pas parce que je l'ai vu naître, ce cher Stephany ; mais c'est bien le meilleur enfant que je connaisse, et je suis sûre qu'il rendra sa femme heureuse.

CÆLINA, *vivement et avec naïveté.*

N'est-ce pas ? je l'ai toujours pensé comme toi.

TIENNETTE.

Oui da ! vous pensez donc à cela quelquefois ?... Il n'est pas encore tems, mademoiselle, vous êtes trop jeune... Ce n'est pas à votre âge qu'on doit... ce n'est pas l'embarras, je crois que, si M. Dufour n'était pas votre tuteur, il ne serait point éloigné de vous marier au petit cousin.

CÆLINA, *vivement.*

Tu crois, Tiennette ?

TIENNETTE.

J'en suis sûre. Vous entendez bien qu'il n'est pas moins clairvoyant qu'un autre, et qu'il n'en est point à s'apercevoir que vous vous aimez. Mais dam ! les convenances... la délicatesse... il craint qu'on ne dise dans le pays qu'il a profité de l'ascendant qu'il avait sur vous pour enrichir son fils... C'est tout simple ça, je me mets à sa place... et quand on est honnête et délicat...

CÆLINA.

Tiennette, je me charge de détruire ses scrupules à cet égard ; je refuserai tous les partis qui se présenteront ; je dirai à mon oncle que Stephany est le seul que j'aime, que je puisse aimer ; et je lui offrirai moi-même mon cœur et ma fortune...

TIENNETTE.

Laissez faire votre tuteur, et soyez sûre que...

DUFOUR, *en dehors.*

Tiennette ! Tiennette !

TIENNETTE.

Je l'entends qui m'appelle. Sans doute il veut prendre le frais dans cette salle. Je vous quitte.

CÆLINA.

Un moment, Tiennette.

TIENNETTE.

Je ne puis. Quand sa goutte le tourmente, vous savez que le cher homme n'est point endurant.

DUFOUR, *en dehors.*

Tiennette !

TIENNETTE.

J'y vais, monsieur. (*Elle jette un coup-d'œil du côté du jardin.*) Consolez-vous, mon enfant, voilà Stephany qui revient de la chasse, il vous tiendra compagnie. Vous ne perdrez pas au change, n'est-il pas vrai ? Je suis sûre qu'à présent vous ne voudriez pas de moi, quand je vous proposerais de rester.

CÆLINA.

Tu sais, ma bonne Tiennette, que je n'ai pas un secret, une pensée qui ne t'appartienne.

DUFOUR, *en dehors.*

Tiennette !

TIENNETTE.

Me voilà, monsieur.

(*Elle sort.*)

SCENE II.

CÆLINA, STEPHANY.

STEPHANY *entre un fusil sous le bras ; il le pose dans le fond de la chambre.*

Bonsoir, petite cousine.

CÆLINA.

Bonsoir, Stephany.

STEPHANY.

Qu'as-tu donc. Cœlina ? d'où vient que la tristesse est empreinte sur ton front ?

CÆLINA.

Je te l'avouerai, mon ami, l'arrivée de mon oncle Truguelin m'afflige.

STEPHANY.

M. Truguelin ici !

CÆLINA.

On l'attend.

STEPHANY.

Quand ?

CÆLINA.

Ce soir ou demain.

STEPHANY.

Vient-il seul ?

CÆLINA.

Son fils l'accompagne.

STEPHANY.

Marcan avec lui ! Sais-tu ce qui les amène ?

CÆLINA.

Non.

STEPHANY.

Je le soupçonne. Sans doute, il s'agit de mariage.

CÆLINA.

De mariage ! ô ciel !

STEPHANY.

Oui, je les connais : ils sont ambitieux, avares. Ils savent que tes parents t'ont laissé de grands biens ; que mon père qui régit pour toi ce riche héritage peut seul disposer de la fortune, de ta main ; ils viennent ici demander l'une et l'autre, et mon père qui les aime sera assez faible pour te sacrifier à leur cupidité.

CÆLINA.

Pourquoi penses-tu que ce serait me sacrifier ?...

STEPHANY, *de même.*

Pardon, Cœlina ce mot m'est échappé sans le vouloir. (*Avec contrainte.*) En effet, il est possible que vous aimiez Marcan, et que ce soit pour vous un bonheur de l'épouser.

CÆLINA.

Méchant ! peux-tu me railler aussi cruellement ?

STEPHANY, *de même.*

Ai-je le droit de vous aimer autrement que comme une parente, et dois-je prétendre au bonheur de devenir votre époux, quand je songe à l'énorme distance qu'il y a entre la fortune de mon père et la vôtre ?

CÆLINA, *avec un peu d'humeur.*

Vous calculez, Stephany !... Oh oui... Vous avez raison. Vous ne m'aimez que comme une parente.

STEPHANY.

Tu connais bien peu mon cœur !

CÆLINA.

Tu juges bien mal le mien !

STEPHANY.

Que je hais ce Marcan ! que je lui en veux de venir troubler la paix dont nous jouissions.

CÆLINA.

Si l'annonce de son arrivée a pu nous affliger ainsi, que sera-ce donc quand il habitera cette maison ? Oh, j'en frémis d'avance !

STEPHANY.

Pourquoi ces pressentiments ?...

CÆLINA.

Chaque fois qu'il est question de ces hommes que je crains sans que j'en puisse démêler la cause, les dernières paroles de ma mère se présentent à ma mémoire. Mon enfant, me dit-elle, avant de mourir : donne toute ta tendresse à ton oncle Dufour, il en est digne, et fera ton bonheur. Méfie-toi des Truguelin, ils sont capables de tout...

STEPHANY.

Loin de nous, Cœlina, ces idées sombres et sinistres, espérons tout de l'avenir, de la bonté d'un père, et tâchons de retrouver cette douce sérénité, cette gaité franche qui ce matin encore faisaient notre bonheur.

STEPHANY.

Tu as raison.

DUFOUR, *en dehors.*

Je vous dis, Tiennette, que cela sera.

STEPHANY.

J'entends, mon père.

CÆLINA.

Comme il parle haut.... On dirait qu'il est fâché.

SCENE III.

LES PRÉCÉDENS, DUFOUR, TIENNETTE.

TIENNETTE *soutenant Dufour qui vient s'asseoir dans le grand fauteuil.*

Allez, monsieur, il y a de l'inhumanité dans ce que vous m'ordonnez !... Et je vous jure que je ne me prêterai jamais à une pareille injustice.

DUFOUR.

Je vous dis que je le veux. Vous allez voir que je ne serai pas le maître chez moi.

TIENNETTE.

Non, monsieur, non, tant que j'y serai, vous ne serez pas le maître de faire une mauvaise action.

CÆLINA.

Quel est donc le sujet de votre querelle ?

TIENNETTE.

C'est monsieur qui veut que je renvoie de la maison ce pauvre homme qui est ici depuis huit jours, sous prétexte que la chambre qu'il occupe est nécessaire à M. Truguelin !..

CÆLINA.

Ah, mon oncle, il paraît bien honnête !..

STEPHANY.

Mon père, il est bien malheureux...

DUFOUR.

Oui, par sa faute, comme il y en a tant ! Je voudrais bien savoir quel intérêt vous prenez tous à un mendiant que vous ne connaissez pas plus que moi, et qui a abusé de ma sensibilité pour s'introduire ici et s'y établir ?

CÉLINA.

Celui qu'inspire le malheur.

TIENNETTE.

Quel intérêt, monsieur ? celui que je prends à tous les infortunés. Je ne sais qui il est, cet homme ; j'ignore jusqu'à son nom ; mais il a une physionomie si douce, des yeux où se peignent si bien la caudeur de son âme, un maintien si décent, il jette sur moi des regards si expressifs... qu'on ne peut s'y méprendre... Oui, monsieur, je me connais en physionomie, je vous réponds que c'est un honnête homme et qu'il a éprouvé de grands malheurs.

DUFOUR.

Qui te l'a dit ?

TIENNETTE.

A coup sûr, ce n'est pas lui, puisqu'il est muet ; mais sa profonde tristesse, les traces de la douleur empreintes sur son front, tout me l'assure.

DUFOUR.

Tu es folle.

TIENNETTE.

Oh, voilà comme vous êtes, monsieur ; vous vous prévenez injustement contre les uns, tandis que vous vous passionnez pour d'autres qui... Mais ce n'est pas là ce dont il s'agit... Je vous déclare que je sortirai de chez vous plutôt que d'en voir renvoyer cet indigent.

DUFOUR.

"Vous abusez de ma patience et de mon amitié pour vous, Tiennette ; mais je ne souffrirai pas que personne fasse ici la loi, et s'oppose à mes volontés... entendez-vous ?

TIENNETTE.

Ah ! monsieur, si vous aviez été comme moi témoin des pleurs que la situation de ce malheureux fit répandre, il y a sept à huit ans, dans les environs de Sallenche, vous ne pourriez vous défendre d'un certain intérêt en sa faveur, et ne voudriez point le désespérer en le chassant ignominieusement de chez vous.

DUFOUR.

Tu ne m'avais pas dit cela.

TIENNETTE.

Comment, monsieur, vous ne vous souvenez pas...

DUFOUR.

Non, sans doute.

TIENNETTE.

Oh ! je veux vous la raconter cette funeste aventure, et je suis sûre qu'elle vous intéressera.

DUFOUR.

Parle, mon enfant, je t'écoute.

TIENNETTE.

Je revenais un soir de Chambéry, où vous m'aviez envoyée, et m'étais assise un moment au pied du rocher d'Arpennaz, l'a tout près du petit moulin, lorsque des cris aigus viennent frapper mon oreille. Deux hommes armés et couverts de sang sortent du bois, passent en fuyant près de moi, traversent l'ouverture pratiquée dans le roc, et disparaissent à ma vue. Bientôt des gémissements sourds, et qui semblent partir de la forêt, m'avertissent que leur victime n'est point éloignée. La pitié l'emporte sur mon effroi. Je me lève ; j'entre dans le bois, et ne tarde point à trouver étendu, sur la terre, un homme défiguré et couvert de son sang. Je lui parle, il ne peut me répondre ; les monstres l'ont privé de l'organe de la parole, il ne peut que gémir, et me tendre une main défaillante, qui semble implorer mon secours.

CÉLINA.

L'infortuné !

TIENNETTE.

Ne pouvant lui donner seule les soins qu'il réclamait, je fis retentir la forêt de mes cris, et vis bientôt accourir vers moi quelques montagnards, qui s'empressèrent d'étancher le sang de ce malheureux, et le transportèrent au moulin, où il fut reçu avec le plus touchant intérêt, par l'honnête Michaud, que vous connaissez, monsieur, et où on lui prodigua les secours nécessaires.

DUFOUR.

Pauvre homme !

TIENNETTE.

Jugez de ma surprise lorsque je rencontraï, il y a huit jours, cet infortuné couvert de haillons, et me demandant de pourvoir à sa subsistance par une légère aumône. Je lui témoignai mon étonnement, il parut me reconnaître, et je vis éclater la joie sur son front décoloré. Je vous demandai, monsieur, de lui accorder un asile pour quelques jours, vous y consentîtes ; car, malgré ce dehors brusque et quelquefois repoussant, vous avez un bon cœur ; et c'est

ce même homme que vous voulez chasser aujourd'hui ! Non, monsieur, vous ne persisterez point dans cette résolution cruelle ; si mes efforts et mes prières ne peuvent rien sur vous, eh bien ! je prendrai sur mes gages pour lui louer un petit logement, je partagerai ma nourriture avec lui. Par ce moyen nous serons satisfaits nous deux, vous n'aurez plus sous les yeux un infortuné dont l'aspect vous fatigue, et moi j'aurai la consolation d'avoir, par un léger sacrifice, arraché un malheureux à l'opprobre et au désespoir.

CÉLINA.

Mon oncle, prenez pitié de lui.

STEPHANY.

Encore quelques jours, mon père.

DUFOUR.

Mais enfin où couchera-t-il pendant que messieurs Truguelin seront ici ?

TIENNETTE.

Sur cette bergère : il s'y trouvera à merveille.

DUFOUR.

A la bonne heure.. tu sais bien, Tiennette, que je ne veux chagriner personne ; dis à cet indigent qu'il se rassure, et que je le garde encore pendant quelque temps.

TIENNETTE.

Comme il va vous bénir !

DUFOUR.

Ce que tu m'en as dit pique ma curiosité, je serais bien aise de le voir, et d'apprendre par lui la cause de ses malheurs. Sait-il écrire ?

TIENNETTE.

Oui, monsieur.

DUFOUR.

Je veux qu'il m'écrive ses aventures. S'il est honnête homme... nous verrons. Fais le venir.

TIENNETTE.

(*A part.*) Enfin j'ai réussi. (*Haut.*) Je vous l'amène à l'instant.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* TIENNETTE.

DUFOUR.

Eh bien, vous voilà tous contents, n'est-ce pas ?

STEPHANY.

Vraiment, mon père, cet indigent mérite ce que vous faites pour lui. J'ai appris de vous à me méfier de cette espèce d'hommes, mais celui-là commande la compassion, et je vous avoue qu'il m'inspire le plus vif intérêt.

CÆLINA.

Tiennette a raison, et je répondrais que c'est un honnête homme.

STEPHANY.

Il a pour ma cousine mille prévenances, mille soins délicats.

DUFOUR.

En vérité ?

CÆLINA.

Oui, mon oncle, tous les matins, en sortant de ma chambre, je le trouve assis près de la porte, et tenant un bouquet qu'il m'offre d'une main tremblante et avec la plus touchante expression.

DUFOUR.

C'est fort bien.

CÆLINA.

Souvent je le vois me fixer en cherchant à lire dans mes yeux ce qui m'occupe ou m'intéresse. Quand il croit l'avoir deviné, il me quitte et revient bientôt m'apporter ce qu'il suppose l'objet de mes désirs. Lorsqu'il a réussi la joie la plus vive brille dans ses yeux ; il semble tout fier d'avoir pénétré ma pensée, et me demande d'un air suppliant, de lui permettre de baiser ma main qu'il baigne de ses larmes. Ô mon oncle ! on ne peut être un méchant homme avec un si bon cœur.

STÉPHANY.

De plus, il possède des talents qui prouvent qu'il n'est point né dans l'état abject où il est réduit.

DUFOUR.

Il a des talents, dis-tu ?

CÆLINA.

Oui, mon oncle ; il dessine à merveille.

DUFOUR.

Je suis bien aise d'apprendre tous ces détails ; mais encore faut-il savoir qui l'on a chez soi.

STÉPHANY.

Je crois que le voici.

CÆLINA.

Oui.

SCENE V.

LES PRÉCÉDENTS, FRANCISQUE, TIENNETTE.

Francisque s'avance lentement et d'un air timide.

DUFOUR, à Francisque.

APPROCHE, mon ami, ne crains rien. Tiennette, reste là ; si je n'entends pas bien ses gestes, tu me les expliqueras. Assieds-toi, brave homme ; j'aime ta physionomie : elle prévient en ta faveur. Mes enfants, laissez-nous ; votre présence pourrait le gêner.

(Stephany et Cœlina font un mouvement pour sortir ; Francisque se lève précipitamment, les prend par la main, et les ramène à leur place, en les priant d'y rester.)

DUFOUR.

Allons, restez, puisqu'il le veut. Mon ami, voilà une plume et de l'encre ; approche-toi de cette table, et tu me répondras par écrit, quand tu ne pourras le faire autrement ; mais surtout dis-moi la vérité.

(Francisque témoigne qu'il est incapable de mentir.)

DUFOUR.

Comment te nommes-tu ?

(Francisque écrit, et Tiennette placée derrière lui lit à haute voix.)

TIENNETTE.

Francisque Humbert.

DUFOUR.

Quel est ton âge ?

TIENNETTE.

Quarante ans.

DUFOUR.

Qui a causé tes malheurs ?

TIENNETTE.

L'amour et l'ambition.

DUFOUR.

Tu aimais et tu étois ambitieux ?

TIENNETTE.

Non pas moi, mais un homme cruel à qui je dois tous mes maux.

DUFOUR.

Tiennette m'a raconté qu'elle t'avait trouvé un jour près du moulin d'Arpennaz, percé de coups et baigné dans ton sang...

TIENNETTE.

C'est vrai.

DUFOUR.

Quels sont les monstres qui t'ont réduit en cet état ? les connois-tu ?

FRANCISQUE *fait un geste affirmatif.*
DUFOUR.

Nomme-les.

TIENNETTE.

Je ne le puis, sans faire le malheur de tous ceux qui me sont chers.
(*Francisque jette un regard expressif sur Cœlina.*)

DUFOUR.

Pourquoi ce monstre ?

TIENNETTE.

Le temps vous l'apprendra.

DUFOUR.

Tes persécuteurs....

TIENNETTE.

Dites mes assassins.

DUFOUR.

Sont-ils de ce pays ?

FRANCISQUE *fait un geste affirmatif.*
DUFOUR.

Dans quelle classe de la société ?...

TIENNETTE.

Riche.

DUFOUR.

(*A part.*) Il m'étonne (*Haut.*) Sont-ils considérés ?

TIENNETTE.

Que trop.

DUFOUR.

Penses-tu qu'ils me soient connus ?

TIENNETTE.

Beaucoup.

DUFOUR.

Quelle énigme !... explique-toi plus clairement, je le veux, je l'exige, ou je ne te garde pas plus longtemps chez moi...

SCENE VI.

LES PRÉCÉDENTS, FARIBOLE, *puis* TRUGUELIN.

FARIBOLE.

Monsieur, je vous annonce l'arrivée de M. Truguelin.

CÆLINA.

Mon oncle !

STÉPHANY.

Déjà ?

DUFOUR.

Où est-il ?

FARIBOLE.

Il me suit.... le voilà.

A u mot de Truguelin, Francisque s'est levé avec effroi, et s'est élancé vers la porte ; mais comme il va pour sortir, il se trouve en face de Truguelin, qui recule de quelques pas, et paraît frappé de terreur. Francisque détourne la vue et sort précipitamment.

DUFOUR.

Où va-t-il donc ?... et quel est ce vertige ?... cours après, Tiennette, et ramène-le.

TIENNETTE.

J'y vais, monsieur. (*Elle sort avec Faribole.*)

STÉPHANY.

Et moi aussi, mon père. (*à part.*) Que je hais ce Truguelin !

(*Il sort.*)

SCENE VII.

DUFOUR, TRUGUELIN, CÆLINA.

TRUGUELIN *s'est remis promptement, et s'approchant de Dufour, lui dit avec un ton affectueux :*

Bonsoir, M. Dufour. Il me tardait depuis long-tems de vous voir, de connaître par moi-même l'état de votre santé... Elle me paraît meilleure ; je vous en félicite. Embrassez-moi, manière... (*Il l'embrasse.*) Elle est charmante !... Vraiment, M. Dufour, c'est tout le portrait de votre frère.

DUFOUR.

On trouve, au contraire, qu'elle ressemble beaucoup à sa mère...

TRUGUELIN.

A ma sœur !... je ne suis pas de cet avis... mais qu'importe... elle est à merveille... et mon fils le sait bien...

DUFOUR.

Où donc est-il, monsieur votre fils ?... est-ce qu'il ne vous a point accompagné ?

TRUGUELIN.

Il est resté à Genève pour faire quelques emplettes qu'il destine à sa cousine, mais je pense qu'il sera ici dans deux jour ; au plus tard. Je n'ai amené avec moi que mon fidèle Germain.

DUFOUR.

Asseyez-vous, M. Truguelin.

TRUGUELIN.

Volontiers. Aussi bien ai-je à vous parler de la grande affaire dont je vous entretins lors de mon dernier voyage ici, il y a huit ans.

CÆLINA.

Je me retire, mon oncle.

DUFOUR.

Va, mon enfant.

CÆLINA, *à part*.

Ô Dieu ! ne permets pas que je sois séparée des objets qui me sont chers.
(*Elle sort, après avoir embrassé Dufour.*)

SCENE VIII.

DUFOUR, TRUGUELIN.

DUFOUR.

Nous sommes seuls.

TRUGUELIN.

Vous savez, monsieur, combien je fus attachés ma sœur, cette pauvre Isoline, qui eut l'honneur d'épouser M. le baron des Echelettes, voire frère. Un contrat bizarre scella cette union qui pouvait devenir fatale pour ma sœur, si l'hymen n'eût pas donné une fille à votre frère. Cœlina vit le jour et perdit quelques années après ses père et mère, qui lui laissèrent un héritage considérable. Vous eûtes la bonté de vous charger de la gestion de ses biens et de l'éducation de l'enfant...

DUFOUR.

Qui a répondu à mes soins au-delà de toute attente.

TRUGUELIN.

Pouvait-on faire pour elle un choix plus avantageux ?... Vous seul avez le droit de disposer de sa main, et si j'ose aujourd'hui vous la demander pour mon fils, ne croyez pas que le désir île partager les biens de cette riche orpheline ait dirigé ma démarche. C'est que je sais, à n'en pas douter, que ces jeunes gens ressentent l'un pour l'autre, depuis l'enfance, une tendresse réciproque. Mon fils, surtout, aime sa cousine avec une véritable passion : pendant le cours de nos voyages, il n'a cessé de me parler d'elle ; je lui ai promis de venir vous la demander, et j'espère ne point vous trouver contraire à un hymen qui comble les vœux de ma sœur, les miens et qui doit faire le bonheur de ces deux enfants.

DUFOUR.

Monsieur, l'alliance que vous me proposez pour ma pupille, n'a rien dont je ne doive être flatté. Les rapports de fortune, les convenances sociales s'y trouvent également observés ; mais vous me permettrez de ne point en croire aveuglément ce que vous me dites de l'inclination réciproque de ces jeunes gens. L'amitié que j'ai pour Cœlina, la tendresse dont elle me donne chaque jour de nouvelles preuves, me prescrivent impérieusement de ne lui faire contracter aucun engagement sans une entière liberté de sa part.

TRUGUELIN.

N'avez-vous pas sur elle des droits ?...

DUFOUR.

Je n'en veux avoir que sur son cœur...

TRUGUELIN.

Il me semble cependant... que vous pourriez...

DUFOUR.

La contraindre ? Jamais. Je sais trop que la violence n'est propre qu'à nous faire haïr.

TRUGUELIN.

Ainsi donc vous me refusez ?

DUFOUR.

Non, monsieur, je diffère seulement ma réponse jusqu'à ce que les sentiments de Cœlina me soient parfaitement connus. Monsieur votre fils arrive dans deux jours, j'aurai bientôt lu dans le cœur de ma nièce, et soyez sûr que rien ne pourra différer son bonheur dès que je serai convaincu qu'il tient à cette union. La voici, changeons de discours.

SCENE IX.

LES MÊMES, CÆLINA.

TRUGUELIN.

Que nous veut mon aimable nièce ?

CÆLINA, à Dufour.

Je vous apporte, mon oncle, une lettre dont l'indigent vient de me charger pour vous.

TRUGUELIN, avec indifférence.

Qui ? cette espèce d'imbécile que j'ai rencontré en entrant ici ? A propos, M. Dufour, j'avais oublié de vous demander ce que vous faites chez vous d'un homme de cette espèce.

CÆLINA piquée.

Un homme de cette espèce est souvent plus estimable qu'un autre.

TRUGUELIN, *froidement.*

C'est à monsieur que je m'adresse, ma nièce.

DUFOUR.

C'est un malheureux que Tiennette a recueilli ; il était sans asile, sans secours, et j'ai consenti qu'il restât quelque temps ici. Lorsque vous êtes arrivé il me faisait part de ses aventures...

TRUGUELIN.

Oh ! ces drôles-là ne manquent jamais de moyens pour abuser de la compassion des hommes, qui sont, comme vous, sensibles et hospitaliers. Quant à moi, je n'en écoute aucun.

DUFOUR.

Je m'en méfie comme vous. Mais les aventures de celui ci sont vraiment de nature à intéresser. Figurez-vous que ce malheureux, privé de la parole et couvert de cicatrices, a été ainsi mutilé, il y a quelques années, à une lieue d'ici, auprès du moulin d'Arpennaz... Vous connaissez peut-être cet endroit...

TRUGUELIN *se troublant.*

Oui... Je le connois... Et nomme-t-il...

DUFOUR.

Qui ? les monstres qui l'ont réduit en cet état ?... Non. Il les connaît cependant...

TRUGUELIN, *d'un air contraint et avec un faux intérêt.*

Ah ! il les connoît.

DUFOUR.

Et ce qui vous paraîtra bien singulier, c'est qu'il assure que ce sont des personnes fort considérées dans ce pays... Mais je m'amuse à vous conter tout cela comme si vous deviez y prendre quelque intérêt...

TRUGUELIN, *s'efforçant de se remettre de son trouble.*

En effet, j'en prends plus que vous ne pouvez le croire. Il suffit qu'il vous paraisse mériter quelque estime, pour qu'il ait des droits à la mienne

DUFOUR.

Voyons ce qu'il m'écrit.

TRUGUELIN.

Si vous m'en croyez, vous ne lirez point, cette lettre. Ce sont sans doute de nouvelles plaintes, des demandes indiscrettes, car ces gens-là ne sont jamais contents de ce qu'on fait pour eux, ou quelque nouveau récit de ses malheurs. A quoi bon vous remplir la tête de ces contes mensongers ?

Suivez en sa faveur votre inclination généreuse ; mais n'excitez point mal à propos votre sensibilité au point d'en altérer votre repos et votre santé.

DUFOUR.

Je crois que vous avez raison. (*Truguelin s'empare de la lettre que Dufour tient négligemment de la main gauche*)

TRUGUELIN.

C'est le plus sage, et pour que, dans un autre moment, vous ne soyez point tente de la lire... (*Il fait un mouvement pour la déchirer, Cœlina la lui prend.*)

CÆLINA.

Pardon, monsieur, mais en me chargeant de cette lettre pour mon oncle, je me suis engagée à rapporter la réponse à celui qu'elle intéresse. Ainsi trouvez bon que j'insiste pour qu'il la lise. (*Truguelin paraît déconcerté et fait tous ses efforts pour ne point se trahir.*)

DUFOUR.

Lisons donc. (*Il ouvre la lettre et lit :*)

« Homme généreux ! je ne puis demeurer plus longtemps chez vous sans troubler la tranquillité de votre famille, et je me retire, pénétré de la plus vive reconnaissance. Agréez mes remerciements et mes adieux, et croyez que quelque part que je sais, je n'oublierai jamais l'honnête M. Dufour, ni ses aimables enfants. » Je ne veux pas qu'il s'en aille.

TRUGUELIN.

Que vous importe ? un pareil être mérite-t-il de fixer votre attention ?

DUFOUR.

Va, cours, ma nièce, dis-lui que je lui défends expressément de partir ce soir, que j'exige qu'il passe la nuit ici, et que je le verrai demain matin.

TRUGUELIN, *à part.*

C'est ce que je saurai bien empêcher.

DUFOUR.

Va vite, mon enfant.

CÆLINA.

J'y cours, mon oncle. (*A part.*) Oh que je suis contente !

(*Elle sort en courant*)

SCENE X.

DUFOUR, TRUGUELIN, FARIBOLE.

DUFOUR *à Faribole.*

Que veux-tu, mon garçon ?

FARIBOLE.

Vous dire que M. le docteur est là, qui demande s'il peut vous voir.

DUFOUR.

Sans doute, n'est il pas le maître d'entrer ici à toute heure ?... ce cher docteur !... dis-lui que je l'attends avec impatience, car j'ai beaucoup souffert de ma goutte, la nuit dernière.

FARIBOLE, *dans le fond.*

Entrez, entrez, M. Andrevon.

TRUGUELIN *vivement frappé.*

Andrevon !

FARIBOLE.

Notre monsieur dit qu'il sera bien aise de vous voir.

TRUGUELIN, *embarrassé et faisant mine de vouloir se retirer.*

Permettez... (*A part, voyant entrer Andrevon.*) Il est trop tard.

SCENE XI.

LES MÊMES, ANDREVON.

ANDREVON.

Bonsoir, mon voisin. Je n'ai pu vous voir hier... (*En avançant il aperçoit Truguelin, et recule, frappé d'horreur et d'effroi.*

Vous ici, monsieur !..

TRUGUELIN, *avec un grand sang-froid.*

N'ayant pas l'honneur de vous connaître, monsieur, je ne vois pas en quoi ma présence ici peut vous intéresser ou vous déplaire.

ANDREVON, *d'un ton brusque, après avoir jeté un regard de mépris sur Truguelin.*

Bon soir, M. Dufour ; vous me reverrez une autre fois.

(*Il sort.*)

DUFOUR.

Ecoutez-moi, docteur... docteur ! M. Andrevon ! Est-ce que tous ces gens-là sont fous donc ?... Tiennette ! Tiennette !

TIENNETTE, *en dehors.*

Plaît-il, monsieur ?

DUFOUR.

Cours après le docteur ; dis-lui que j'ai le plus grand besoin de ses conseils, (*à Faribole.*) Toi, donne-moi le bras. Excusez, M. Truguelin, si je vous quitte ; mais je veux absolument lui parler...

TRUGUELIN

Cet homme-là extravague. Je le connois de réputation...

DUFOUR.

Il extravague ! le docteur Andrevon !... c'est l'homme le plus sensé de la Savoye. Bon soir, M. Truguelin, c'est là qu'est votre appartement. Demandez ce qui vous sera nécessaire, Tiennette vous obéira M. Andrevon !... M. Andrevon !...

TRUGUELIN, *à Faribole.*

Mon ami, je vous prie de m'envoyer mon domestique.

FARIBOLE.

Cela suffit, monsieur.

(Dufour s'appuie sur le bras de Faribole, et sort par le fond.)

SCENE XII.

TRUGUELIN, *puis* GERMAIN.

TRUGUELIN.

Que fait ici ce Francisque ?... Je croyais m'en être entièrement défait... Sans doute c'est pour me nuire auprès de ce crédule vieillard qu'il s'est introduit chez lui... S'il dit un mot, mes projets sont évanouis et moi même.... Oh, je frissonne !

GERMAIN, *mystérieusement.*

Vous me demandez, monsieur ?

TRUGUELIN.

Oui, Germain, j'ai grand besoin de ton secours.

GERMAIN.

Parlez, monsieur.

TRUGUELIN.

Francisque est ici.

GERMAIN.

Je le sais.

TRUGUELIN.

Un mot de sa part...

GERMAIN.

Peut nous perdre. M. Dufour ?...

TRUGUELIN.

Ne sait rien encore.

GERMAIN.

Mais d'un moment à l'autre il peut tout apprendre.

TRUGUELIN.

Ton avis ?...

GERMAIN.

Le vôtre ?...

TRUGUELIN.

Tu m'entends...

GERMAIN.

Il suffit.

TRUGUELIN.

Misérable Francisque ! tu paieras cher les inquiétudes que tu me causes.

SCENE XIII.

LES PRÉCÉDENTS, CÆLINA.

CÆLINA, à part dans le fond.

Ils parlent de l'indigent... Écoutons (*Elle se glisse jusqu'à la porte qui est à gauche, et la tient entr'ouverte.*)

GERMAIN.

Point d'éclat.

TRUGUELIN.

Sais-tu où couche ce malheureux ?

GERMAIN.

Ici.

TRUGUELIN.

Ici !

GERMAIN.

On l'a déplacé pour vous recevoir.

TRUGUELIN.

Entrons dans mon appartement et...

GERMAIN.

Quand tout le monde reposera...

TRUGUELIN.

A minuit... S'il résiste...

GERMAIN.

Il est mort...

TRUGUELIN.

Retirons-nous.

CÆLINA, à part.

Les monstres !

TRUGUELIN.

J'entends du bruit.

GERMAIN, allant au fond.

On vient... C'est lui.

TRUGUELIN.

Lui ! pourquoi différer ?...

GERMAIN.

Il n'est pas temps encore, cachons-nous.

TRUGUELIN.

Tu veilleras.

GERMAIN.

Vous agirez.

CÆLINA, *à part.*

Les scélérats !

(Truguelin et Germain entrent doucement dans l'appartement de droite et emportent la lumière qui est sur la table.)

SCENE XVI.

CÆLINA *cachée*, TIENNETTE ET FRANCISQUE.

FRANCISQUE *entre lentement par le fond, tenant une lampe à la main.*

TIENNETTE.

Je suis désespérée, pauvre homme, de ne pouvoir vous loger plus commodément ; mais la chambre que vous occupiez est nécessaire à M. Truguelin, et tant qu'il restera ici, il faudra vous contenter de cette bergère...

FRANCISQUE *témoigne sa reconnaissance, et combien il s'estime heureux.*

TIENNETTE.

Soyez tranquille sur votre sort, M. Dufour vous aime ; vos malheurs l'ont intéressé, et il ne vous abandonnera pas. Bon soir... Bonne nuit.

FRANCISQUE *la remercie et lui souhaite le bon soir. Il l'accompagne jusqu'à la porte du fond, et vient s'asseoir sur la bergère près de la table.*

SCENE XV.

CÆLINA *cachée*, FRANCISQUE, puis TRUGUELIN ET GERMAIN.

FRANCISQUE, *après un moment de réflexion, se lève, fait le tour de la salle, s'arrête à la porte de la chambre où est Truguelin, s'en éloigne avec horreur et revient près de la table.*

CÆLINA *sort doucement de la chambre où elle est, et tire Francisque par le pan de son habit. Celui-ci se retourne avec une sorte d'effroi ; mais en voyant Cælina, son front s'épanouit, la joie brille sur son visage. A voix basse et très-vive-ment, en lui montrant la chambre de droite :*

Vos jours sont menacés, ne dormez pas, je veille sur vous.
(Elle sort, Francisque va à la table, écrit quelques mots, et laisse tomber sa tête sur ses mains comme un homme plongé dans de profondes réflexions.)

SCENE XVI.

TRUGUELIN, GERMAIN, FRANCISQUE.

TRUGUELIN, *sortant de la chambre, dit à voix basse à Germain, en lui montrant la porte du fond.*

Veille à cette porte.

(A Francisque d'un ton menaçant.)

Malheureux ! que viens-tu faire ici ?

(Francisque se lève vivement, recule, tire de son sein deux pistolets qu'il dirige sur Truguelin et son domestique, en leur faisant signe de lire le papier qu'il vient d'écrire, et qui est resté sur la table.)

TRUGUELIN *s'approche et lit :*

« Si vous ne sortez à l'instant, je vous brûle la cervelle, et je déclare tout.
»

(Avec un sourire de mépris.)

Imprudent ! que pourrais-tu contre deux personnes ? *(Il jette une bourse sur la table.)* Cet or est à toi, si tu promets de sortir d'ici avant le point du jour.

(Francisque refuse.)

TRUGUELIN.

Accepte cette offre.

(Même signe de la part de Francisque.)

TRUGUELIN.

Tu penses me braver impunément ; mais nous saurons bien te forcer d'obéir. *(Il tire un poignard de son sein, et se précipite sur Francisque qui fait feu de la main gauche. Germain vient vivement le saisir par le bras droit et lui arrache son arme. Tableau.)*

SCENE XVII.

LES PRÉCÉDENTS, CÉLINA ; puis DUFOUR, STEPHANY,
TIENNETTE, FARIBOLE.

CÉLINA *ouvre la porte du fond, et jette un cri perçant.*

MON oncle !... Stephany !... venez vite.

(Au cri de Cœlina, Truguelin et Germain ont lâché Francisque et se sont éloignés de Lui. Germain paraît déconcerté et tremblant. Francisque lève les yeux au ciel avec la plus touchante expression, et Truguelin s'avance avec assurance vers Cœlina.)

TRUGUELIN.

Qu'avez-vous, ma nièce, et pourquoi ces cris ?

CÆLINA.

Allez !... c'est affreux ce que vous avez fait là !

DUFOUR.

Il est bien étonnant, monsieur, que vous vous permettiez de maltraiter chez moi un homme à qui j'accorde ma protection : cette conduite révoltante m'intéresse autant en sa faveur qu'elle m'indispose contre vous.

TRUGUELIN.

Voilà bien les hommes ; toujours prompts à croire le mal, et jamais disposés à s'éclairer avant de juger. Cet homme m'avait insulté, fallait-il donc souffrir patiemment une injure d'un pareil misérable ?

DUFOUR *avec étonnement.*

Et ces coups de pistolet....

TRUGUELIN.

C'est sur moi qu'ils ont été dirigés.

DUFOUR.

Par qui ?

TRUGUELIN, *montrant Francisque.*

Par lui.

DUFOUR, *à Francisque.*

Est-il vrai ?

Francisque fait signe que c'est la vérité.

DUFOUR.

Est-ce ainsi que tu respectes les droits de l'hospitalité ?

TRUGUELIN et GERMAIN *paraissent au comble de la joie.*

CÆLINA.

Ne les croyez pas, mon oncle ; s'il s'est porté à cette extrémité, c'est qu'il y a été contraint par les violences qu'on exerçait sur lui.

TRUGUELIN *avec sévérité.*

Mademoiselle....

CÆLINA, *à Dufour.*

Oui, mon oncle, on voulait forcer ce pauvre homme à sortir de la maison, et, en cas de résistance, on avoit juré sa perte.

TRUGUELIN.

Qui ?

CÆLINA, *avec énergie.*

Vous.

TRUGUELIN.

Osez vous ?...

CÆLINA.

Tout pour sauver un innocent.

TRUGUELIN, *à Dufour.*

Cette inculpation....

CÆLINA.

Est vraie. J'en jure par mon cœur, et le ciel qui sait si jamais je me suis abaissée jusqu'à la feinte.

TRUGUELIN, *avec ironie.*

Qui donc a pu si bien vous instruire ?

CÆLINA.

Moi-même.

TRUGUELIN, *se troublant.*

Vous ?...

CÆLINA.

Oui. Cachée derrière la porte de ce cabinet, j'ai entendu le complot infernal tramé contre ce malheureux, par vous et votre indigne valet. J'en ai instruit l'indigent, et j'ai couru vers mon oncle pour qu'il s'opposât, s'il en était temps encore, à l'exécution de vos horribles projets. Démentez, maintenant, si vous le pouvez, tout ce que je viens de dire.

TRUGUELIN.

J'espère, M. Dufour, que vous êtes loin d'ajouter foi aux discours insensés de votre nièce... et que...

DUFOUR.

Monsieur, je n'entreprendrai point de décider de quel côté sont les torts. Je ne veux point savoir quel a été l'agresseur. Tout ce que je sais, c'est qu'il n'y a qu'un moment que vous êtes ici, et que vous avez répandu l'effroi dans ma maison ; tout le monde vous fuit ou semble se troubler à votre aspect ; j'aime les hommes francs, et comme j'entrevois dans tout ceci une espèce de mystère qui me déplaît, et que je saurai découvrir malgré vous, trouvez bon que je rejette décidément la proposition que vous m'avez faite pour Cœlina, et que je vous dispense à l'avenir de me faire l'honneur de votre visite.

TRUGUELIN.

Vous ne dites pas tout, ambitieux vieillard, et ce n'est là qu'un prétexte adroit pour colorer un refus que vous étiez décidé à me faire. Mais j'en sais plus que vous ne pensez ; je sais que votre fils aime Cœlina, et que vous protégez cette inclination, pour faire entrer dans votre famille les grands biens de cette riche héritière. Mais tremblez.. si vous osez former cette

union, vous ne savez pas jusqu'où peut aller la jalousie dans un cœur comme celui de mon fils, et je vous déclare que je ne m'opposerai point à ses progrès. Je ne resterai pas plus longtemps dans un lieu où ma présence semble vous gêner ; je me retire, et vais attendre de vos nouvelles à la grande auberge. Mais, si demain, avant dix heures, je ne reçois point votre consentement, tremblez tous, un seul mot peut rompre le mariage que vous projetez, et ce mot je le dirai. Adieu. (*Il sort avec Germain.*)

SCENE XVIII.

LES PRÉCÉDENS, *excepté* TRUGUELIN ET GERMAIN.

DUFOUR.

Vaines menaces et qui ne m'effraient point... (*à Cœlina et à Stephany.*) Rassurez-vous, mes enfants, mes projets sont changés ; si M. Truguelin s'était présenté ici d'une manière convenable, j'aurais peut-être accueilli sa demande ; et en effet, cette union eût été plus avantageuse pour Cœlina ; mais il se déclare notre ennemi ; c'est une raison pour que j'accélère votre bonheur, et vous serez unis, (*à Cœlina.*) Tu as besoin d'un protecteur, mon enfant, et je ne puis t'en donner un plus zélé, plus ardent, que celui qui n'a pas cessé un instant de t'aimer.

CÆLINA.

Mon oncle !

STEPHANY.

Mon père !

DUFOUR.

Demain nous célébrerons vos fiançailles. Allons nous reposer, mes amis, il est temps ; car cette soirée m'a furieusement ému. (*à Faribole.*) Toi, ferme soigneusement les portes, afin que ce méchant homme ne vienne plus nous troubler.

Cœlina embrasse son oncle, Stephany baise la main de sa cousine Francisque salue respectueusement Dufour, et regagne son appartement avec un visage calme et serein ; Dufour rentre dans le sien soutenu par son fils, et Cœlina ; Faribole et Tiennette sortent par le fond.

ACTE SECOND.

Le théâtre représente un jardin agréablement décoré, et dans lequel tout est préparé pour une fête ; à gauche est la maison de Dufour, vis-à-vis de laquelle se trouve un joli berceau, de verdure ; dans le fond, des arbres isolés et des bosquets praticables.

SCENE PREMIERE.

FARIBOLE, PAYSANS.

(Au lever du rideau, Faribole et ses compagnons sont occupés à faire des guirlandes, à placer des devises amoureuses, et à suspendre des festons aux arbres. Tous sont groupés diversement et d'une manière pittoresque.)

FARIBOLE.

Dépêchons-nous, mes camarades, songez qu'il faut que tout cela soit prêt pour le lever de mademoiselle Cœlina.

Premier PAYSAN.

Quelle heure est-il ?

FARIBOLE.

Bientôt huit heures. Nous n'avons pas une minute à perdre.

Premier PAYSAN.

Soyez tranquille, M. Faribole, cela sera fini.

Second PAYSAN.

Faribole ! quel drôle de nom ! je ne peux pas l'entendre prononcer sans rire.

Premier PAYSAN.

Est-ce que c'est votre nom de famille ?

FARIBOLE.

Pas du tout ; c'est un sobriquet. J'ai servi, voyez-vous.

Second PAYSAN.

Vous !

FARIBOLE.

Oui, j'étais tambour.

TOUS.

Ah ! ah ! ah !

FARIBOLE.

Au régiment j'étais gai, j'étais drôle ; je contais toute la journée des contes à mes camarades, et ils appelaient cela des fariboles... Ma foi, le nom m'en est resté, et depuis, on ne me connaît que sous l'étymologie de Faribole... Mais il ne faut pas vous déranger pour cela... Travaillez donc... Aussi bien, voici notre jeune maître.

SCENE II.

LES PRÉCÉDENS, STEPHANY.

STEPHANY.

AVEZ-VOUS fini, mes amis ?

FARIBOLE.

Cela s'avance.

STEPHANY.

Hâtez-vous, car mon père et ma cousine ne tarderont point à se rendre au jardin. Faribole, as-tu fait toutes mes commissions ?

FARIBOLE.

Je crois qu'oui, not'jeune maître.

STEPHANY.

Aurai-je des musiciens ?

FARIBOLE.

Certainement ; tout l'orchestre de Sallenche est à vos ordres. Vous aurez une vielle, une musette et un tambourin ; j'espère que cela sera joli... Aussi ce n'est pas sans peine que j'ai pu rassembler tout cela... sans compter que Mlle Tiennette et moi nous jouons des castagnettes à faire plaisir.

STEPHANY.

A merveille, mon garçon ! et des jeunes filles ?

FARIBOLE.

Vous en aurez... soyez tranquille... j'ai arrangé tout cela...

STEPHANY.

Tu leur as bien indiqué à tous.

FARIBOLE.

Ce qu'ils ont à faire ?... Eh oui.

STEPHANY.

Tu n'oublieras rien ?

FARIBOLE.

N'ayez pas peur. Ce que vous m'avez dit est cloué là.

STEPHANY.

Allons, je te fais pour aujourd'hui maître des cérémonies...

FARIBOLE, *aux paysans.*

Vous l'entendez ! je suis le maître des cérémonies, ... ainsi tout le monde doit m'obéir sans réplique.

STEPHANY, *à part.*

Le jour qui se prépare sera le plus beau de ma vie !

TIENNETTE, *à la porte de la maison.*

Voici M. Dufour. *(Elle rentre.)*

STEPHANY, *aux paysans.*

Eloignez-vous.

FARIBOLE.

Sauvons-nous.

STEPHANY, *à Faribole.*

Ne manque pas le moment.

FARIBOLE.

Vous me prenez donc pour un idiot ? Croyez-vous qu'il faille me répéter dix fois la même chose ? Allez, allez, vos cérémonies sont en bonnes mains.

(Tous les paysans sortent avec Faribole.)

SCENE III.

DUFOUR, CÆLINA, STEPHANY, TIENNETTE.

CÆLINA,

Oh ! que cela est joli, mon oncle !

DUFOUR.

Vraiment ! c'est fort bien arrangé.

CÆLINA.

Pauvre cousin ! tu n'as donc pas dormi ?

DUFOUR.

Bon, dormir !... à son âge, je faisais comme lui ; j'aurois passé dix nuits de suite pour ménager une surprise agréable à ma femme.

CÆLINA.

En vérité, Stephany, on n'est pas plus galant.

DUFOUR.

Tiennette, apporte-nous le déjeuner sous ce berceau : cela fera plaisir à nos jeunes gens, n'est-il pas vrai ?

TIENNETTE.

J'y vais, monsieur. *(Elle va, vient, et dispose tout pour le déjeuner.)*

CÆLINA.

Venez vous asseoir, mon oncle.

DUFOUR.

Tout à l'heure. Je ne sais si c'est le plaisir de faire des heureux qui me rajeunit, mais je me trouve aujourd'hui beaucoup mieux que je n'ai été depuis longtemps. En attendant le déjeuner, causons de vos intérêts. (*A Cœlina.*) Mon enfant, ta fortune déjà considérable, à la mort de ton père, s'est encore augmentée par les épargnes que j'ai faites, et tu te trouves maintenant une des plus riches héritières de la Savoie. La conduite révoltante de M. Truguelin me prouve qu'en demandant ton alliance pour son fils, il cherchait plutôt à s'approprier tes biens qu'à former une union assortie ; et c'est ce qui m'a affermi dans la résolution, peut-être un peu prompte, que j'ai prise de vous unir...

STEPHANY.

Quoi ! mon père, vous repentiriez-vous ?

DUFOUR.

Mon fils, le monde est injuste, méchant et toujours disposé à trouver des torts aux hommes les plus probes. On pourrait m'accuser d'avoir séduit le cœur de ma pupille ; d'avoir abusé de mon empire sur elle, pour lui faire épouser un jeune homme, qui n'a rien et ne possédera, après ma mort, qu'une fortune des plus modiques. Je devais donc, par délicatesse, favoriser la recherche de M. Truguelin, tant que je l'ai cru dirigé par des motifs louables. Maintenant que je suis désabusé je saisis avec empressement l'occasion de combler vos vœux, en couronnant un amour que vous n'avez pas jugé à propos de me confier, mais que j'avais pénétré depuis longtemps avec la plus vive satisfaction.

CÆLINA.

Mon oncle, j'accepte avec reconnaissance le présent que vous me faites, en m'unissant à l'ami de mon cœur, à celui que je chéris depuis l'enfance ; mais, je vous l'avouerai, M. Truguelin m'épouvante, et je frémis encore des menaces de ce méchant homme.

DUFOUR.

Crainte puérile !... Qu'avons-nous à redouter de sa part, et qu'y a-t-il de commun entre nous ? Les biens de mon frère étaient clairs et bien acquis, son testament les assure à sa fille, tu es son unique héritière, tout ce qui concerne ma gestion est parfaitement en règle, et je brave hardiment les menaces d'un furieux. Il suffit même qu'il paraisse vouloir me contraindre, et qu'il soit venu me narguer jusque chez moi, pour que je mette de l'entêtement à suivre mon premier plan, et que je presse la conclusion de votre mariage.

STEPHANY.

Mon père !

CÆLINA.

Que de bonté !

DUFOUR.

Embrassez-moi, mes enfants. Demain vous serez unis ; de main j'acquitte une dette sacrée envers mon respectable frère, en fixant à jamais le sort et le bonheur de sa fille.

TIENNETTE.

Vous êtes servi, monsieur.

DUFOUR.

Déjeûnons, après quoi j'irai chez M. Antoine, mon notaire, pour régler les articles du contrat. Tu me donneras le bras, Stephany.

STEPHANY, *gaiment*.

Oui, mon père.

DUFOUR, *souriant*.

Je gage que jamais tu ne m'auras accompagné d'aussi bon cœur. Tiennette, comment va ce pauvre homme ? Est-il remis de sa frayeur d'hier ?... appelle-le...

TIENNETTE.

Oui, monsieur.

DUFOUR.

Dis-lui qu'il vienne déjeûner avec nous.

TIENNETTE.

J'y vais.

DUFOUR, *à Cælina*.

Soutiens-moi, mon enfant. (*Cælina donne le bras à Dufour, et tous deux s'avancent vers le berceau. Stephany vu au fond, et fait un signe d'intelligence à Faribole, qui appelle ses compagnons. Tout le monde se cache derrière les arbres.*)

SCENE IV.

LES PRÉCÉDENS, FRANCISQUE, FARIBOLE, PAYSANS ET
PAYSANNES.

Au moment où Cælina et Dufour se placent sous le berceau, les branches du haut se séparant et laissent voir un cartel soutenu par des guirlandes et des festons, et sur lequel est écrit ; A l'amour et à la reconnaissance. Deux couronnes, l'une de roses et l'autre d'immortelles, sont placées sur la tête du vieillard et de sa nièce. De tous côtés les branches se déploient et

laissent voir des chiffres amoureux. Cœlina est restée debout, Dufour est assis, Stephany est aux pieds de soupire ; Francisque, conduit par Tiennette qui lui montre ce tableau, est resté immobile devant la porte de la maison.

CÆLINA avec l'accent de la surprise et de la joie.

Ah ! mon onde.

FARIBOLE *s'avance en riant.*

Eh bien, c'est-il joliment ordonné ça ? Vous ne comptiez par là-dessus, n'est-ce pas ?...

DUFOUR.

Bravo ! mes enfants, bravo !.. Il y a 40 ans que je n'aurois pas fait mieux...

(Il relève Stéphane, l'embrasse et le fait placer à sa droite, Cœlina est près de lui.)

(A Francisque.) Approche, pauvre homme, cela paraît te faire plaisir...

FRANCISQUE *exprime qu'il éprouve la plus vive satisfaction.*

FARIBOLE, *à Tiennette.*

Ah ! vous ne direz plus que je suis un maladroït ; j'espère que ce coup-d'œil-la a été exécuté de main de maître... Avez-vous vu quelquefois des cérémonies mieux ordonnées que ça ? Allons, vous autres... avancez... surtout faites bien ce que je vous ai dit.

(Tout le monde s'avance, salue Dufour, et présente des bouquets à Cœlina.)

FARIBOLE.

Pas mal, pas mal, je suis content de vous... A présent placez-vous pour la danse... ohé !... la musique... bon voilà a place de l'orchestré... grimpez là-dessus, et vive la joie.

(Trois paysans jouant du tambourin, de ta musette et de la vielle, montent sur un banc ; on danse.

FARIBOLE.

Ça n'est pas amusant du tout, cette danse-là, c'est toujours la même chose. Pour mettre un peu de variation là-dedans, je vas vous chanter une ronde, moi, mademoiselle Tiennette, nous danserons nous deux pour la rareté du fait. Je crois bien qu'il y a longtemps que ça ne vous est arrivé ; mais ça n'y fait rien. Un petit moment de temps en temps, ça amuse.

TIENNETTE.

Je le veux bien. Cette journée m'a rajeunie de dix ans.

FARIBOLE.

Allons... et les castagnettes !...

TIENNETTE.

Les voilà.

FARIBOLE.

Attention, je commence. Vous autres, vous chanterez le refrain avec moi, tant bien que mal, comme vous pourrez... j'y suis.

SCENE V.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, *arrivant précipitamment et présentant une lettre à M. Dufour.*

Vieillard imprudent, lisez.

(Tout le monde se lève de table et paraît frappé d'étonnement ; la danse cesse et chacun demeure immobile ; Germain se retire avec un air de satisfaction.)

SCENE VI.

LES MÊMES, *excepté GERMAIN.*

Après un moment de silence et d'indécision, Dufour ouvre le paquet et lit. Il paraît vivement agité pendant cette lecture ; à la fin il s'écrie :

DUFOUR.

O honte ! je suis trahi, déshonoré !....

STEPHANY.

Que dites-vous ?

CÆLINA.

Qu'entends-je ?

TIENNETTE.

O ciel !

FARIBOLE.

Ah ! mon dieu.

Francisque paroît au désespoir.

DUFOUR.

Plus d'hymen ! plus d'amour ! la douleur et la haine.... Voilà le partage de ma triste vieillesse.

STEPHANY.

Expliquez-vous...

CÆLINA.

Parlez, mon oncle....

DUFOUR, *la repoussant.*

Je ne suis point votre oncle.

TOUS.

Elle n'est pas !

CÆLINA.

(Stupéfaction générale.)

Je ne suis pas !

DUFOUR.

Non. Elle n'est point ma nièce... C'est l'enfant du crime et de l'adultère !

Francisque paroît frappé du coup le plus sensible.

STEPHANY.

Mon père, on vous trompe.

DUFOUR, *lui présentant le papier.*

Lisez.

STEPHANY, *voyant la signature.*

Truguelin ! c'est une calomnie.

DUFOUR.

Lisez.

STEPHANY *lit à haute voix.*

« Cœlina n'est point votre nièce, elle n'est point la fille de votre frère. Il fut trompé par sa coupable épouse. Faut-il hélas ! que cette femme criminelle ait été ma sœur ! Isoline eut cet enfant d'un misérable sans état, sans fortune et sans mœurs. Je vous envoie son extrait de baptême ; vous y verrez qu'elle ne porte point le nom de votre frère, et qu'en un mot, elle vous est parfaitement étrangère... »

DUFOUR *lui montrant les différens seings et lui donnant l'extrait de baptême.*

Lisez.

STEPHANY *lit.*

Extrait des registres de baptême de la paroisse St -Etienne de Servoz.

« Cejourd'hui 11 mai 1754, sur les dix heures du soir, a été baptisée Suzanne Cœlina, fille d'Isoline Truguelin et de Francisque Humbert... »

(Francisque jette un cri et tombe sur un banc.)

CÆLINA.

Vous, mon père !...

(Francisque lui tend les bras et elle s'y précipite.)

STEPHANY.

Se peut-il ?

DUFOUR.

Quoi ! malheureux ! non content d'avoir déshonoré mon frère, tu as osé t'introduire ici pour solliciter ma pitié, et me laisser contracter l'alliance la plus honteuse. Va, sors de ma présence, et emmène avec toi le fruit de ton coupable amour...

STEPHANY.

Cœlina est innocente...

DUFOUR.

Mais son père est un monstre... Sortez, vous dis-je, je vous chasse...

(Francisque qui, pendant cette scène, a tenu sa fille embrassée, se lève fièrement, et emmène Cœlina vers le fond.)

DUFOUR, *se retournant brusquement.*

Arrête, malheureux !... sans moyens, sans asile, sans biens, où conduis-tu cet enfant ?... que va-t-elle devenir ?... doit-elle expirer de besoin, parce que son père fut un misérable ?... Voilà ma bourse ; quand elle sera épuisée, tu me feras connaître ton asile, et mes secours te suivront.

CÆLINA.

Gardez, monsieur, des bienfaits que nous ne méritons plus.

DUFOUR.

Eh ! pauvre enfant ! tu n'as rien fait pour t'en rendre indigne.

STEPHANY *vivement.*

Qu'avez-vous dit, mon père ?

DUFOUR *brusquement.*

Rien... rien... je dis que je les chasse ; que je ne veux plus les voir... sortez... sortez.

CÆLINA.

Adieu, Stephany... adieu, Tiennette...

STEPHANY.

Non, tu ne partiras pas... ou je te suivrai partout...

DUFOUR.

L'ingrate ! abandonner son père !... ah ! ce dernier trait m'irrite encore plus contre eux... Sortez, vous dis-je... éloignez-vous, et que je ne vous revoie jamais... *(Aux paysans.)* Vous, retenez cet insensé !

(Tiennette embrasse Cœlina que Francisque emmène. Tiennette les accompagne jusqu'au fond. Stephany veut en vain les suivre ; il est retenu par Faribole et les paysans, et va tomber sur les marches de l'escalier qui est devant la maison.)

SCÈNE VII.

DUFOUR, STEPHANY.

STEPHANY.

On me l'enlève... je ne la verrai plus. Mon père ! mon père ! rendez-moi Cœlina.

DUFOUR.

Réprimez ces cris qui m'offensent. Oubliez Cœlina ; elle n'est point votre cousine.

STEPHANY.

Elle est plus ! elle est mon amante !

DUFOUR.

Qu'osez vous dire ?...

STEPHANY.

Elle sera ma femme.

DUFOUR.

Insensé !

STEPHANY.

Je vais partir, la suivre partout, et lui donner ma main aux pieds des autels.

DUFOUR.

Sans mon aveu ! ...

STEPHANY.

Vous nous le donnerez ; la haine ne peut germer dans un cœur comme le vôtre.

DUFOUR.

Ingrat ! tu quitterois ton père ? tu abandonnerois un vieillard infirme, qui n'a que toi dans le monde pour le consoler ?

STEPHANY.

Je reviendrai vous présenter mon épouse, et vous nous presserez tous deux dans vos bras paternels.

DUFOUR.

Si tu es assez imprudent pour effectuer ce projet, je te déshérite et te donne ma malédiction.

STEPHANY.

La malédiction d'un père est repoussée par l'être suprême, quand elle est injuste.

DUFOUR.

Tu oses me manquer de respect !...

STEPHANY.

Vous faites mon malheur !

DUFOUR.

Ingrat !...

STEPHANY.

Père dénaturé !...

DUFOUR.

Sors de ma présence... ou je ne répons plus de mon indignation...

STEPHANY.

O ciel !.. est-on plus malheureux !...

SCENE VIII.

LES MÊMES, TIENNETTE *revenant.*

TIENNETTE.

Eh bien ? eh bien ? qu'est-ce qu'il y a encore de nouveau ?... Vous voulez donc faire mourir tout le monde ?...

DUFOUR.

Je ne m'étonne plus, vraiment, si M. Truguelin voulait faire sortir cet homme de chez moi... Il avait de bonnes raisons pour cela... et je l'approuve maintenant...

TIENNETTE.

Votre Truguelin est un monstre...

DUFOUR.

Et vous aussi, Tiennette !...

TIENNETTE.

Oui, je le répète... un monstre !... il est capable d'avoir falsifié cet acte pour se venger du refus que vous lui avez fait.

DUFOUR.

Cet acte est parfaitement en règle. Je n'en puis nie ? l'évidence.

TIENNETTE.

Et quand cela serait, monsieur, est-ce une raison pour rompre le bonheur de deux jeunes gens qui s'aiment ? pour chasser honteusement de chez vous une jeune personne que vous avez élevée, et qui a partagé pendant douze ans avec votre fils, vos soins et votre tendresse ? ... Allez, monsieur, rien ne peut vous justifier d'une semblable injustice... Ce que vous venez de faire est affreux.

DUFOUR.

Songez-vous à qui vous parlez ? ..

TIENNETTE.

Et ce pauvre Stephany... qu'a-t-il fait pour être frappé d'un coup aussi sensible ?... Et vous pensez qu'il se laissera enlever ses espérances, et qu'il va renoncer tranquillement à celle que vous lui ordonniez d'aimer, il n'y a qu'un moment... Non, monsieur, il n'y renoncera pas, et il aura raison... Vous aurez beau le retenir... il vous quittera ; il rejoindra l'amie de son cœur... et tous deux iront jouir loin de vous d'un bonheur que vous ne leur avez laissé entrevoir que ; pour leur rendre sa perte plus sensible...

DUFOUR.

Finissez, Tiennette, ou bien...

TIENNETTE.

Vous me chasserez, n'est-ce pas ?... Vous renverrez une fille qui vous sert avec attachement et fidélité depuis trente ans, et cela pour vous avoir dit la vérité, pour s'être révoltée à l'aspect d'une injustice... Oh ! oui, vous en serez capable !.. Eh bien, je m'en irai !.. Oh ! mon Dieu, je m'en irai, mais ce ne sera pas du moins sans vous avoir dit tout ce que je pense... sans vous avoir répété que vous êtes Un homme dur, méchant, que vous serez abandonné de tout le monde, que vous traînerez une vie languissante et malheureuse, et que personne ne vous plaindra, parce que vous l'aurez mérité. Oui, monsieur, je vous dirai tout cela... je vous le répéterai cent fois, et puis je m'en irai.

DUFOUR.

Encore une fois, taisez-vous.

TIENNETTE.

Je me tais, monsieur ; je n'ai plus rien à dire.

SCENE VIII.

LES PRÉCÉDENTS, ANDREVON.

TIENNETTE, *apercevant le docteur qui entre avec empressement.*

STEPHANY.

Accourez, monsieur le docteur... venez vous joindre à moi pour reprocher à mon père son injustice.

ANDREVON, *à Dufour.*

Que viens-je d'apprendre ?.. Quoi ! vous avez chassé votre nièce de chez vous ?

DUFOUR.

Elle n'est point ma nièce.

ANDREVON.

D'où le savez-vous ?

DUFOUR.

Par ces papiers.

ANDREVON.

De qui les tenez-vous ?

DUFOUR.

De M. Truguelin.

ANDREVON.

C'est un scélérat.

STEPHANY.

Vous l'entendez, mon père !

TIENNETTE, *avec satisfaction.*

Eh bien ! monsieur, me croirez-vous une autre fois ?

DUFOUR.

Paix... (*au docteur.*) Vous dites...

ANDREVON.

La vérité. Ah ! mon cher Dufour, si le cœur des mortels se montrait à découvert, on ne ferait pas un pas dans la société sans rencontrer un être corrompu ou un homme immoral.

DUFOUR.

Docteur, vous connaissez mon opinion sur les hommes ; vous savez qu'en général je ne les estime point ; mais une inculpation de cette nature est trop grave pour que j'y croie aussi légèrement, et vous me permettrez de n'y point ajouter foi, jusqu'à ce que vous m'ayez donné des preuves certaines et irrécusables.

ANDREVON.

Ah ! vous voulez des preuves ; je vais vous en donner.

(*Tout le monde se rapproche d'Andrevon et lui prête la plus grande attention*)

DUFOUR.

Parlez, docteur.

ANDREVON.

Il y a huit ans à-peu-près (je n'avais pas encore l'honneur de vous connoître) que, revenant un soir de la ville de Cluse où j'avais été voir quelques malades, je montais doucement le rocher d'Arpennaz...

TIENNETTE, *à part.*

Le rocher d'Arpennaz !

ANDREVON.

Lorsque deux hommes égarés et couvert ; de sang passent rapidement à mes côtés, comme s'ils venoient de commettre un grand crime.

TIENNETTE, *à part.*

Quel singulier rapport !

ANDREVON.

Mais à peine ont-ils fait cent pas devant moi, que celui qui me paraissait le maître chancelle et tombe baigné dans son sang. Je vole près de lui, et bientôt, par mes soins, il est en état de se soutenir jusque chez moi où il passe la nuit. Je le questionne ainsi que son valet, et tous deux s'accordent à dire qu'ils ont été attaqués par des voleurs. Cependant leurs vêtements déchirés, une morsure considérable que le maître avait à la main gauche, d'autres blessures qui me paraissent avoir été faites par un homme sans armes, et plus que tout cela, leur embarras et le peu de vraisemblance de leur récit, me font concevoir des soupçons qui s'accroissent et se changent

en certitude, lorsque j'apprends le lendemain que le meunier d'Arpennaz, l'honnête Michaud, a recueilli la veille, et précisément dans le lieu d'où j'avais vu partir ces deux hommes, un malheureux, criblé de coups et horriblement mutilé.

TIENNETTE.

Michaud !... le rocher d'Arpennaz !... il y a huit ans !...

DUFOUR.

Laissez finir le docteur.

ANDREVON.

Je ne doutai plus que j'avais chez moi des assassins, et je sortis clans l'intention de les livrer à la justice, qui les faisait chercher ; mais, à mon retour, je ne les trouvai plus, ils avaient fui. Je courus à leur appartement : ils y avaient laissé une bourse et cette lettre.

DUFOUR jettant un coup-d'œil sur la lettre.

C'est l'écriture de Truguelin.

AUDREVON.

Jugez de ma surprise et de mon indignation en rencontrant hier ici ce même homme que je croyais vous être parfaitement étranger. Je n'ai pas été maître de moi, et vous ai quitté pour aller le dénoncer aux magistrats. Depuis ce matin les archers sont à sa poursuite, et peut-être en ce moment les conduit-on à Chambéry pour en faire un exemple.

DUFOUR.

Vous avez bien fait, on ne saurait trop tôt purger la terre des méchants qui la fatiguent de leur présence.

TIENNETTE.

Mais, monsieur, ce malheureux trouvé près du moulin, recueilli par Michaud...

ANDREVON.

Eh bien ?

STEPHANY.

Il étoit ici...

TIENNETTE.

C'est le père de Cœlina.

ANDREVON.

Quoi ! ce pauvre homme...

DUFOUR.

C'est lui-même.

STEPHANY.

Les persécutions que Truguelin n'a cessé de lui faire éprouver cachent quelque affreux mystère...

DUFOUR.

Je le crois ; mais comment l'éclaircir, j'ai éloigné ceux qui pouvaient m'instruire...

ANDREVON.

Comment avez-vous pu croire si légèrement...

DUFOUR.

Comment ! comment ! il ne s'agit pas de cela... c'est fait...

ANDREVON.

Il faut voir Coëlina, cet indigent...

TIENNETTE.

Oui, monsieur, il faut les voir.

STEPHANY.

Courir sur leurs traces.

DUFOUR.

Mais où sont-ils enfin ?

ANDREVON.

Au moulin d'Arpennaz, chez le bon Michaud, pour lequel cet indigent conserve la plus vive reconnaissance.

DUFOUR.

Vous les avez donc vus ?

ANDREVON.

Je les quittois en entrant chez vous.

DUFOUR.

Allons les trouver... je veux les voir absolument.

STEPHANY.

Mon père ! vous leur rendrez donc votre amitié ?

DUFOUR.

S'ils la méritent.

ANDREVON.

Et s'ils ne sont que malheureux ?...

DUFOUR.

Je les plaindrai.

STEPHANY.

Ce n'est point assez, mon père, il faut...

DUFOUR.

Je sais ce que j'ai à faire... est-ce à 65 ans que j'ai besoin qu'on règle ma conduite ? Allons, donnez-moi le bras et partons.

ANDREVON.

Je suis content de vous, mon voisin.

DUFOUR.

Un moment ! vous ne savez pas encore ce que je ferai.

TIENNETTE.

C'est égal, monsieur, je vous rends toujours mon amitié.

DUFOUR.

Je te remercie, Tiennette ; partons.

STEPHANY.

O ciel ! exauce mes vœux !

(Ils sortent.)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le théâtre représente un lieu sauvage, connu sous le nom de montagne du Naut-d'Arpennaz ; dans le fond, entre deux rochers très élevés, est un pont de bois, au-dessous duquel se précipite, un torrent écumeux, qui traverse le théâtre et vient passer derrière un moulin, placé à droite au second plan ; la porte du moulin fait face à la coulisse, et les croisées sont vis-à-vis des spectateurs ; il y a un banc de pierre au-dessous des croisées ; à quelques pas du moulin, se trouve un petit pont très-frêle qui communique à un sentier escarpé qui borde le torrent et mène au haut de la montagne. Des sapins répandus çà et là, semblent encore faire ressortir davantage l'aspérité de ce séjour. A gauche, vis-à-vis du moulin, est une petite niasse de rochers, couronnée par deux ou trois sapins, et au-devant de laquelle on remarque une partie plate, taillée pour faire un banc.

Pendant l'entr'acte on entend le bruit éloigné du tonnerre ; bientôt forage augmente, et au lever du rideau toute la nature parait en désordre ; les éclairs brillent de toutes parts, le torrent roule avec fureur, les vents mugissent, la pluie tombe avec fracas, et des coups de tonnerre multipliés qui se répètent cent fois, par l'écho des montagnes, portent l'épouvante et la terreur dans l'ame.

SCENE PREMIERE.

TRUGUELIN *déguisé en paysan.*

Il arrive avec un air égaré, et parcourt le théâtre comme un insensé.

Où fuir ?... où porter ma honte et mes remords ? Errant depuis le matin dans ces montagnes, je cherche en vain un asile, qui puisse dérober ma tête au supplice... Je n'ai point trouvé d'autre assez obscur, de caverne assez profonde pour ensevelir mes crime. Sous ces habits grossiers, rendu méconnoissable à l'œil le plus pénétrant, je me trahis moi-même, et baissant vers la terre mon front décoloré, je ne réponds qu'en tremblant aux

questions qu'on m'adresse. — Il me semble que tout, dans la nature, se réunit pour m'accuser... — Ces mots terribles retentissent sans cesse à mon oreille : Point de repos pour l'assassin ! vengeance ! vengeance !... — (*On entend resonner l'écho. Truguelin se retourne avec effroi.*) Où Où suis-je ? et quelle voix menaçante ?... ciel !... que vois-je ?.. ce pont... ces rochers... ce torrent... c'est là... là... que ma main criminelle versa le sang d'un infortuné... Ô terre ! entr'ouvre-toi !... abîme, dans ton sein, un monstre indigne de la vie... O mon Dieu ! toi que j'ai si longtemps méconnu... vois mes remords, mon repentir sincère... verse sur moi ce baume consolateur... Arrête, misérable ! et n'outrage plus le ciel par de telles prières !. Des consolations à toi !... cette faveur n'est réservée qu'à l'innocent, tu ne la goûteras jamais. La honte... les larmes... l'échafaud... voilà le sort qui t'attend... et auquel tu ne pourras échapper. (Il tombe anéanti sur un banc de rocher, et ajoute d'une voix pénétrée.) Ah ! si l'on savait ce qu'il en coûte pour cesser d'être vertueux, on verrait bien peu de méchants sur la terre. (Il est absorbé dans ses réflexions.)

(Pendant cette scène l'orage a continué.)

SCENE II.

TRUGUELIN, MICHAUD.

MICHAUD *paroît sur le pont ; il arrive en chantant.*

AIR : (de Toberne) *Pendant le jour, je bêche.*

La foudre sur ma tête
Gronde sans m'effrayer ;
Je ris de la tempête,
Et brave le danger.
Franc, joyeux, charitable,
Je crains peu le trépas ;
Ce jour n'est redoutable
Que pour les scélérats.

TRUGUELIN *revient de son accablement, comme s'il sortait d'un long sommeil, se lève et s'écrie :*

Ô ciel !.. on m'a reconnu !.. (*Il regarde dans le fond, et aperçoit Michaud qui descend de la montagne.*) Funeste conséquence du crime !.. je ne vois

partout que des accusateurs. Remettons-nous. (*Il s'assied, et s'efforce de prendre une contenance assurée.*)

MICHAUD, *finissant l'air.*

Bannissons l'humeur noire,
Et vive les plaisirs !
Travailler, rire et boire,
Voilà tous mes désirs.

(*Il va à la porte du moulin, et aperçoit Truguelin.*) Eh ! l'ami ! qu'est-ce que vous faites donc là ?

TRUGUELIN.

Je suis à l'abri de l'orage.

MICHAUD.

Parbleu ! entrez dans mon moulin, vous serez mieux.

TRUGUELIN, *a part.*

Si je pouvais par-là me soustraire aux recherches...

MICHAUD.

Eh bien ! est-ce que cela vous fâche ; vous ne me répondez pas ?

TRUGUELIN.

(*A part.*) Acceptons. (*Haut.*) Au contraire, mon camarade... je suis on ne peut pas plus reconnaissant...

MICHAUD.

Vous paraissez bien accablé... c'est sans doute la fatigue ?..

TRUGUELIN, *d'un air contraint.*

Oui.... oui... c'est la fatigue.

MICHAUD.

Venez-vous de loin, comme cela ?

TRUGUELIN.

De Genève.

MICHAUD.

Et vous allez ?

TRUGUELIN.

A la Couteraye.

MICHAUD.

Encore sept lieues !... Vous ne comptez pas y arriver aujourd'hui ?

TRUGUELIN.

Si mes forces le permettent.

MICHAUD.

Vous trouvez peut-être singulier que je vous questionne aussi librement... Ma foi vous m'excuserez, mais c'est ma manière... Je suis rond, loyal, un peu causeur, et d'une franchise à toute épreuve ; et voyez-vous, je mettrais aussi peu d'importance à vous raconter mes affaires, que je témoigne d'empressement pour être instruit des vôtres. Avez-vous passé à Sallenche ?

TRUGUELIN.

Ce n'est pas ma route.

MICHAUD.

Vous avez raison... J'y étais encore il n'y a pas une heure, et j'ai été témoin d'un grand acte de justice. Il n'est pas, que vous n'ayez oui parler d'une histoire arrivée ici, il y a huit ans... d'un jeune peintre, nommé Francisque, que j'ai trouvé là-bas, de l'autre côté du pont, à moitié mort, et horriblement mutilé ?...

TRUGUELIN, *avec une indifférence affectée.*

Cette aventure a fait assez de bruit.

MICHAUD.

On a cherché longtemps à découvrir les auteurs de ce meurtre sans pouvoir y parvenir, ils étaient disparus... Mais voyez comme on a bien raison de dire que le crime ne reste jamais impuni... Hier soir, le docteur Andrevon, en entrant chez son ami Dufour, reconnaît les assassins de ce pauvre Francisque... Il ne perd pas de temps, court les dénoncer aux magistrats ; on se met à leur poursuite, et comme je vous le disais, je viens de voir conduire en prison le domestique de ce scélérat Truguelin... il a tout avoué... ainsi son affaire ne sera pas longue...

TRUGUELIN, *à part.*

Je frissonne !

MICHAUD.

Qu'est-ce que vous avez donc ?

TRUGUELIN.

L'idée de ce crime est épouvantable.

MICHAUD, *lui frappant sur l'épaule.*

Soyez tranquille. Allez, ils ne le porteront pas loin... *les* ordres sont donnés... les archers sont en campagne... la moindre chaumière sera visitée... oh ! il est impossible que le maître échappe... Ma foi, quoique je ne sois pas méchant, l'amitié que j'ai pour ce malheureux Francisque, me fait désirer que la punition de ce monstre soit prompte et exemplaire... Tenez, voyez plutôt si je ne vous ai pas dit vrai !.. voilà une brigade qui se dirige de ce côté.

(Pendant cette scène, l'orage a cessé.)

SCENE III.

LES MÊMES, UN EXEMPT, ARCHERS.

MICHAUD *quitte Truguelin et s'avance jusqu'au petit pont de bois.*

TRUGUELIN, *à part.*

Un moment plutôt j'étais perdu ! Grand Dieu !... la rencontre de cet homme serait-elle un de tes bienfaits ?... voudrais-tu me soustraire au supplice qui m'est réservé ?... *(Il se rapproche de Michaud)*

MICHAUD.

Cherchez-vous quelqu'un, mes bons messieurs ?

L'EXEMPT ; *tenant un papier à la main.*

Oui, brave homme ; nous cherchons un certain Truguelin que nous avons ordre d'arrêter, et dont voici le signalement.

TRUGUELIN, *à part.*

Je suis perdu.

L'EXEMPT *lit.*

François Truguelin, âgé de 47 ans, taille de 5 pieds 3 pouces... front élevé... sourcils et cheveux châtons, yeux noirs et caves, nez aquilin, bouche moyenne, menton rond, visage long, physionomie fausse, la voix forte, et la démarche hardie, habit vert galonné, une large cicatrice sur le revers de la main gauche.

TRUGUELIN, *à part, et mettant vivement sa main gauche dans la poche de son habit.*

Je frémis !

MICHAUD.

Je ne le connois pas ; mais j'en ai entendu parler.

TRUGUELIN.

C'est un grand coupable, à ce qu'on dit.

L'EXEMPT.

C'est un scélérat que réclame la justice.

MICHAUD.

Elle fait très-bien ; je l'approuve d'autant plus que je suis l'ami intime du malheureux qui a été victime de ce Truguelin. Il n'est pas à présumer qu'il soit resté aussi près des lieux où s'est commis le crime... et où il pourrait être reconnu...

L'EXEMPT.

Oh ! il n'a pas eu le tems d'aller bien loin : on nous a assuré qu'on l'avait vu s'enfoncer dans ces montagnes...

TRUGUELIN.

Il aura peut-être gagné les bords de l'Arve...

MICHAUD.

Cela serait très-possible.

L'EXEMPT.

En effet, ce côté étant moins fréquenté...

MICHAUD.

Il s'y sera cru plus en sûreté, et de là il aura été par Chamouny jusqu'au Buet, où une fois arrivé il lui sera très-facile de se soustraire aux recherches.

L'EXEMPT.

Il a raison.

MICHAUD.

Si vous m'en croyez, vous vous dirigerez promptement vers ces lieux...

L'EXEMPT.

Merci, mes amis.

MICHAUD.

Ne perdez pas de temps.

L'EXEMPT.

Voilà ce qui s'appelle un brave homme. Adieu.

TRUGUELIN.

Bon voyage, messieurs.

MICHAUD, *les conduisant jusqu'au-delà du pont.*

Surtout, ne le manquez pas...

TRUGUELIN, *à part, sur le devant de la scène.*

Si je pouvais rester jusqu'à la nuit chez cet homme, j'échapperais peut-être aux recherches... mais qui m'assurera que le hasard me soit aussi favorable une autre fois, et qu'une seconde visite ?...

MICHAUD, *aux archers.*

Songez que l'orage a grossi les torrents... vous ne pourrez pas passer là... montez encore... bon... c'est cela... (*Un les perd de vue.*)

TRUGUELIN, *à part.*

En tout cas, je cours moins de risque en demeurant ici, qu'en parcourant des lieux où la présence d'un homme seul excite la curiosité... mais, si sur quel qu'indice, ce paysan découvrirait en moi le coupable qu'on cherche, que risqué-je ? je suis armé... Encore un crime, Truguelin !... et tu ne frémis pas !...

MICHAUD.

Ils sont bien loin. (*Il revient.*)

TRUGUELIN, *à part.*

Est-ce par de nouveaux forfaits que tu veux obtenir le pardon du premier !...

SCENE IV.

MICHAUD, TRUGUELIN.

MICHAUD.

Camarade, il se fait tard : les chemins sont mauvais,... vous êtes fatigué, et il vous est impossible d'arriver ce soir à la Couteraye. Croyez-moi, passez la nuit au moulin ; vous m'avez l'air d'un galant homme, d'un bon vivant : je trouverai là-dedans quelque vieille bouteille de vin. J'ai servi autrefois vous conterai mes aventures, vous m'apprendrez les vôtres ! Insensiblement, la nuit se passera, et demain, aussi mutin que vous le voudrez, vous vous remettrez en route.

TRUGUELIN.

J'accepte volontiers vos offres.

MICHAUD.

Eh bien, voilà qui est dit. Entrons, vous vous reposerez plus à votre aise. Pendant ce terris, je préparerai notre petit repas ; et qui sait ? vous aurez peut-être le plaisir, avant de vous en aller, de voir arrêter ce coquin de Truguelin.

TRUGUELIN, *à part.*

Plaise au ciel que ce ne soit point l'affreuse vérité.

MICHAUD.

Entrons. (*Il le prend par la main.*) Diable ! vous avez là une terrible cicatrice !

TRUGUELIN.

(*A part.*) Ô ciel ! (*Embarrassé.*) Une cicatrice ! (*Se remettant et affectant de sourire.*) Ah ! oui, à la main ; c'est la suite d'une blessure reçue à l'armée... Je vous couvrirai cela.

MICHAUD.

C'est presque comme celle que l'officier vient de nous lire (*en riant.*) Si on allait vous prendre pour le coquin qu'on cherche à présent, cela ne vous amuserait pas, hein ? Je dis cela pour rire au moins, il ne faut pas que cela vous fâche. Allons, je suis bien aise que vous ayez servi ; cela fera que vous ne serez pas en reste vis-à-vis de moi. Entrez donc... que diable ! est-ce que vous faites des façons ?...

TRUGUELIN.

Je vous obéis. (*Ils entrent dans le moulin.*)

SCENE V.

CÆLINA, FRANCISQUE.

(Ils paroissent sur le haut de la montagne.)

(Francisque soutient Cœlina qui peut à peine marcher. Quand ils sont arrivés au petit pont, il lui montre le moulin, en lui indiquant que c'est là qu'ils trouveront le repos.

CÆLINA.

C'est donc ici le terme de notre voyage ?

(Francisque fait signe que oui, et la conduit vers le banc où elle s'assied.

CÆLINA.

Quoi ! si près de Sallenche ?

(Francisque témoigne combien il est affecté de n'avoir à lui offrir qu'un aussi triste asile.)

CÆLINA.

Ne vous affligez pas, mon père ; Cœlina, près de vous, trouvera son bonheur à vous exprimer chaque jour sa tendresse et à vous prodiguer les soins les plus empressés.

Francisque la serre vivement contre son cœur et lui exprime ses craintes de la voir un jour regretter les grands biens qu'il lui a fait perdre.

CÆLINA.

Non, mon père, ce ne sont pas les richesses auxquelles je n'avais aucun droit, dont la perte me paroitra sensible. C'est l'ami de mon cœur que je regrette... Ce cher Stéphany... ah mon père !.. je l'ai perdu pour toujours.

Francisque la rassure en lui annonçant qu'elle peut encore prétendre à se voir son épouse.

CÆLINA.

Moi, devenir son épouse !... jamais mon père.

Francisque répète ce qu'il vient de lui dire.

CÆLINA.

Comment espérez-vous y parvenir ? Francisque montre son cœur et le ciel, et répond qu'il réussira.

CÆLINA.

Puissiez-vous dire vrai !... mais l'espoir a fui de mon cœur.

Francisque la rassure encore et va frapper à la porte du moulin.

SCENE VI.

LES MÊMES, MICHAUD.

MICHAUD ouvre la porte et se jette dans les bras de Francisque.

C'est vous, mon bon ami !... Je ne vous attendais pas si vite... foi de Michaud.

CÆLINA, *vivement.*

Quoi ! serait-ce la ce bon Michand dont les soins généreux et constants vous ont conservé la vie ?...

Francisque fait signe que oui.

MICHAUD.

Est-ce que je n'ai pas l'air d'un honnête homme, mademoiselle ?

CÆLINA.

Ah ! mon père, je sens que je l'aimerai presque autant que vous.

MICHAUD.

C'est vous qui êtes mademoiselle Cœlina...

CÆLINA.

Oui.

MICHAUD.

Et par quel hasard vous vois-je dans les montagues ?

CÆLINA..

J'ai suivi mon père.

Francisque paroît souffrir.

MICHAUD.

Vous semblez affligés ; que vous est-il donc arrivé ?

Francisque soupire et lève les yeux au ciel.

CÆLINA.

L'hymen allait serrer les plus doux nœuds... J'allais épouser l'ami de mon cœur... Mon père jouissait en secret du bonheur de sa fille.

MICHAUD.

Eh bien ?

CÆLINA.

Quand un monstre...

MICHAUD.

Achevez.

CÆLINA.

Truguelin a découvert le secret de ma naissance

MICHAUD.

Encore ce coquin !.... J'espère qu'il paiera bientôt tout cela.

CÆLINA.

Que voulez-vous dire ?...

MICHAUD.

Qu'on le poursuit... que son domestique est déjà arrêté, et que lui-même ne peut tarder à tomber entre les mains de la justice.

(Francisque et Cœlina se jettent à genoux par un mouvement spontané, et remercient le ciel.)

Francisque exprime à sa fille que c'est un commencement de justice, et qu'il ne faut jamais désespérer de la bonté divine (Michaud les contemple avec ravissement.)

MICHAUD.

Mais cette chère enfant doit avoir besoin de prendre quelque chose, entrons...

CÆLINA.

Encore un moment... Je me sens oppressée...

MICHAUD.

Dans ce cas, demeurez au grand air... aussi bien ne faut-il pas vous presser d'entrer là-dedans... il n'y fait pas beau, du moins, je vous en avertis. Cela ne ressemble pas du tout aux belles chambres de la ville.

CÆLINA.

Vous vous moquez, bon Michaud.

MICHAUD.

Je vais toujours chercher quelques fruits. (*Il entre.*)

CÆLINA.

Mon père, donnez-lui ces effets...

Francisque prend le paquet qu'il avait en entrant, et la porte au moulin.

MICHAUD, sortant et apportant un petit panier rempli de fruits.

Pourquoi ne m'avez-vous pas donné cela ?... Je l'aurois serré moi-même..

Francisque passe outre et entre.

MICHAUD.

Tenez, ma brave demoiselle, voilà des fruits délicieux ; ils sont de notre jardin. Goûtez de tout... Cela vous remettra.

CÆLINA.

Excellent homme !

(*Francisque*

Francisque sort précipitamment du moulin ; il est pâle ; l'épouvante et l'horreur sont peintes sur sa figure ; Michaud et Cælina se lèvent et vont à lui.)

MICHAUD.

Qu'avez-vous ?

CÆLINA.

D'où naît cet effroi !

(*Francisque montre la chaumière à plusieurs reprises en reculant, et leur indiquant qu'elle renferme un homme qu'il craint.*)

CÆLINA.

Que voulez-vous dire ?

MICHAUD.

Cet homme vous aurait-il effrayé ?

Francisque indique que, malgré son déguisement, il l'a reconnu ; il montre sa main à Michaud, et lui rappelle que c'est à ce signe qu'il aurait dû reconnaître son assassin.

MICHAUD.

Est-il possible !... Ce serait là Truguelin ?

CÆLINA.

Truguelin, ô ciel !

Francisque assure que c'est lui.

SCENE VII.

LES MÊMES, TRUGUELIN *à la croisée du moulin.*

TRUGUELIN, *à part, sans être vu.*

L'absence de cet homme m'inquiète.... Qu'entends-je ?... on m'a nommé.

MICHAUD.

O malédiction ! Les archers étaient là, et je n'ai pas su deviner cela !... C'était cependant bien facile... et cette cicatrice... Ah, Michaud !... Michaud !... où avais-tu mis ton esprit ?

CÆLINA.

Fuyons, mon père, éloignons-nous de ce méchant homme.

TRUGUELIN, *de même.*

J'en sais assez, retirons-nous. (*Il rentre et ferme la croisée.*)

SCÈNE VIII.¹

CÆLINA, FRANCISQUE, MICHAUD.

MICHAUD.

Gardez-vous bien de vous en aller. Il est encore temps de réparer ma sottise ; les archers ne peuvent être fort éloignés ; je vais courir après eux et les ramener avec moi ; que ce soit ici... là... où le crime a été commis, que le monstre en reçoive la punition.

FRANCISQUE *arrête Michaud et lui montre le moulin, en lui faisant entendre que Truguelin peut s'échapper.*

MICHAUD.

Vous avez raison... étourdi !.. j'oubliais que l'essentiel est de nous assurer des issues. Commençons par fermer la porte.

(*Il ferme la porte.*) (*Allant vers la croisée.*)

Visitons ce côté.... bon !... il ne se doute de rien... veuillez soigneusement... Avez-vous des armes ?

FRANCISQUE *tire des pistolets de sa poche.*

MICHAUD.

Gardez celui-ci... il vous servira à tenir notre homme en respect, s'il tentait de s'évader... et donnez-moi l'autre... Si mes cris ne peuvent se faire entendre des archers... ma dernière ressource sera de lâcher un coup de pistolet pour les attirer de ce côté...

CÆLINA.

Allez vite...

MICHAUD.

Du courage... de la prudence...

CÆLINA.

Veillez sur mon père...

MICHAUD.

Le ciel veille sur tous deux.

FRANCISQUE *témoigne sa reconnaissance à Michaud, qui monte rapidement sur le pont, regarde de tous côtés et disparaît.*

SCENE IX.

TRUGUELIN, CÆLINA, FRANCISQUE.

CÆLINA.

Demeurez ici, mon père, je vais sur le pont pour découvrir plutôt Michau, ou appeler du monde s'il s'en présente.

Elle monte sur le pont ; Francisque, assis au bord du torrent près la porte du moulin, a le dos tourné à la croisée et regarde sa fille.

TRUGUELIN *rouvre la croisée.*

Je n'entends plus rien, ils se sont sans doute éloignés... le moment est favorable... mettons-nous, par une prompte fuite, à l'abri de leurs perquisitions...

(Il monte sur la croisée descend sur le banc de pierre qui est placé devant, et de là à terre ; il va doucement jusqu'à l'angle du moulin. Quand il y est arrivé, il aperçoit Francisque à deux pas de lui, alors il recule et tirant ses pistolets, il se présente brusquement à lui.) Si tu fais un mouvement, tu es mort. (Et il s'éloigne en menaçant toujours Francisque qui se lève vivement pour prendre son pistolet. Truguelin lâche son coup et le viatique. Cælina jette un cri perçant.)

CÆLINA.

Michaud ! Michaud !

(On entend dans l'éloignement un second coup de pistolet. Francisque court vivement sur Truguelin et Lui coupe le chemin en cotoyant le torrent, de sorte que celui-ci se trouve forcé de revenir du côté de la maison. Cælina est descendue, s'est jetée au-devant de son père et l'a entraîné dans le moulin.)

SCENE X.

LES PRÉCÉDENTS, ARCHERS, PAYSANS.

TRUGUELIN *fuit par le sentier qui borde le torrent et va traverser le pont du haut quand un archer se présente le sabre élevé ; Truguelin se jette sur lui, la désarme et le jette dans le torrent : alors il veut passer outre ; mais plusieurs archers l'en empêchent, et il est forcé de redescendre précipitamment jusqu'auprès du moulin, où se livre un combat très-vif entre lui et les archers, il en renverse un et va échapper à l'autre, quand les paysans arrivent armés, se précipitent sur lui et veulent le frapper. Francisque et sa fille sortent du moulin et se jettent au-devant des coups.*

SCENE XI.

LES PRÉCÉDENTS, DUFOUR, ANDREVON, STEPHANY,
MICHAUD, TIENNETTE, FARIBOLE.

DOFOUR, ANDREVON, STEPHANY et TIENNETTE *paroissent sur le pont. Michaud voyant ce qui se passe en bas, descend rapidement, se place entre Truguelin et les paysans et relève les armes dirigées contre Truguelin. Tableau.*

MICHAUD.

Mes amis, laissez aux lois le soin de vous venger. L'homme vertueux punit, mais il n'assassine pas.

DUFOUR, *aux archers.*

Faites votre devoir. (*On emmène Truguelin blessé et paroissant profondément accablé.*)

SCENE XII ET DERNIÈRE.

LES PRÉCÉDENTS, *excepté* TRUGUELIN ET LES ARCHERS.

MICHAUD.

Enfin nous en voilà débarrassés !

DUFOUR, *à Francisque.*

Mais que je sache au moins la cause de ce mystère et le motif des persécutions de Truguelin.

(Francisque lui présente un papier, que Stephany prend et ouvre avec empressement. ; tout le monde s'approche avec intérêt, et parole en désirer impatiemment la lecture.)

STEPHANY lit :

« Un mariage secret m'unissait depuis deux mois à la belle Isoline, lorsque monsieur votre frère la vit et proposa de l'épouser. Vous savez qu'en se mariant il assurait tous ses biens à ses enfants au cas qu'il en eût. Truguelin, dans l'espoir de s'emparer un jour de ce riche héritage, et sans respect pour des nœuds que sa sœur lui avoua, la contraignit dans mon absence à consentir à cette union. »

TOUS.

Le malheureux !

STEPHANY, *continuant.*

« Cœlina vit le jour. Désespéré d'avoir perdu mon épouse et voulant conserver sur ma fille les droits que m'assuraient l'hymen et la nature, je l'enlevai aux personnes qui en étaient chargées, et je la fis baptiser sous mon nom. De là le motif de la haine de Truguelin et sa constance à me persécuter... »

DUFOUR *interrompant son fils.*

Le reste m'est connu, *(à Francisque en lui tendant les bras)* Vous êtes un brave homme, et je vous rends mon estime.

ANDREVON.

Il la mérite.

CÆLINA *embrassant Francisque, qui pleure de joie et d'attendrissement.*

Ah ! mon père !

STEPHANY, *à Dufour.*

Mais sa fille...

DUFOUR.

Devient la mienne. Demain vous serez unis. *(A Stephany.)* Les biens de mon frère me reviennent de droit, je te les donne.

STEPHANY.

Pour les rendre à Cœlina.

DUFOUR.

Bien. *(Il prend Cœlina et Stephany dans ses bras et les presse contre son sein.)*

TIENNETTE.

En vérité, je ne me sens pas d'aise. *(Faisant une révérence à Dufour.)* Excusez, monsieur, mais je n'y tiens pas : il faut absolument que je vous embrasse.

DUFOUR *l'embrassant.*

Excellente fille !

FARIBOLE.

Ah ! ça, on se mariera donc ?

TIENNETTE.

Sans doute.

FARIBOLE.

A la bonne heure... j'aime les noces, moi. On danse, on chante, et puis c'est une occasion de montrer ses petits talents pour les cérémonies. Mais, parbleu, à propos de cérémonies, puisque voilà un méchant de moins et des heureux de plus, c'est bien le cas ou jamais de nous réjouir. M. Dufour est trop fatigué pour retourner de suite à Sallenche ; pas vrai, monsieur Pendant qu'il va se reposer, le père Michaud nous chantera une ronde. Hein ! qu'en dites-vous ?

TOUS.

Oui... oui...

FARIBOLE.

Allons, père Michaud, quelque chose de joli.

MICHAUD.

M'y voilà. (*Tout le monde danse en répétant le refrain.*)

RONDE.

AIR : *Un. rigodon, zig, zag, don, don.*

Vous le voyez, mes chers amis,
De l'ombre en vain l'on couvre,
Les crimes que l'on a commis ;
Tôt ou tard ça s'découvre.
Soyons bons, francs, vertueux ;
Faisons souvent des heureux ;
Alors gaiment on danse
Le rigodon
Zig, zag, don, don.
Rien n'échauffe la cadence
Comme un'bonne action.

Ne r'poussons jamais l'indigent
Qui nous peint sa disgrâce ;
Demain un r'vers, un accident,
Peut nous mettre à sa place.

Soyons toujours généreux ;
Quand on a fait un heureux,
Bien plus gaiment on danse
Le rigodon Zig, zag, don, don,
Rien n'échauffe la cadence
Comme un'bonne action.
Bien des gens croient trouver l'bonheur
Au sein de la richesse ;
Mais il n'est qu'dans la paix du cœur
Sans ça point d'allégresse.
Aux champs tout comble nos vœux ;
On voit, on fait des heureux ;
Soir et matin l'on danse
Le rigodon Zig, zag, don, don,
Rien n'échauffe la cadence
Comme un'bonne action.

(On forme un tableau grotesque et la toile tombe.)

FIN.

1 Cette scène doit être jouée d'une manière mystérieuse et avec vivacité.



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Coelina ou l'Enfant du mystère, drame en 3 actes... à grand spectacle...

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k133873r>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée

peuvent entraîner des erreurs lors de l'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format ePub (*electronic publication* ou « publication électronique »), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr